

NÎMES Julio Aparicio, à la veille d'un épouvantable coup de corne à Madrid, et surtout Morante de la Puebla ont inondé de beauté les arènes romaines.

Un duo de somnambules

César à Escartefigue, Frise-Poulet, Panisse et Monsieur Brun dans Pagnol: «Il est grand ce petit.» Il parle de son fils Marius. L'oxymoron pourrait s'appliquer à Rafaelillo, mercredi 19 à Nîmes. 1 mètre 68 à tout casser et en face, les deux Miura les plus tordus dont Cashero, 610 kilos, le plus lourd, le plus long, un cheval. Les toros infernaux et les mammouths, ça tombe toujours sur lui et lui, ni une ni deux ni même trois. Au diable le mistral qui tord la muleta, au diable les cornes de Farolito qui crochètent sec et les violents retours sur investissement à mi-passe de Cashero. Rafaelillo empoigne le problème, se croise comme Godefroy de Bouillon, revient à la charge sur la gauche quand Farolito l'en a chassé une fois. Renoncer? Jamais. Entre les rafales, il vole des passes, bricole une faena et ce n'est vraiment pas du vol. Oreille au bout du bague. Les autres Miura? Faiblards, mous et un avec du jeu: Malavisto, devant qui Mehdi Savalli n'arrivera jamais à baisser la main pour le dominer. Padilla? Un vieux pro habile avec une tauromachie parallèle pleine d'esquives. Ses péons le lui conseillaient «Paralelo no te metas!»

Miel et cognac. Jeudi, à 19 heures, Julio Aparicio est un torero fané, sur la défensive. Il toréé mesquinement un petit toro noble et mobile de Nuñez del Cuvillo qui ne demande qu'à folâtrer avec lui. Une heure plus tard, il est un torero endiablé qui électrise Nîmes avec Ropalimpia, un toro pour de vrai, bravo et noble et avec du temple. On dit endiablé pour éclairer le mot énigmatique, à utiliser avec des pincettes, qui

Et puis le coup de la chaise. Entre deux toros, Morante demande une chaise, s'assoit dessus et, comme Rafael El Gallo au début du XX^e siècle, donne une paire de passes.

peut s'approcher le mieux de ce qui est tombé sur Nîmes avec Aparicio, torero hallucinogène: le mot *duende*. Du *duende*, Federico Garcia Lorca, dans sa fameuse conférence (1), dit qu'il brûle le sang. Quelque chose brûlait dans Aparicio et se propageait aux gradins. On a même craint pour les garrigues proches. Quelque chose d'inattendu, d'imprévisible, une transe dont le film excluait tout scénario. A l'inverse de ces faenas automatiques que propose trop souvent la robotique taurine d'aujourd'hui, l'irruption d'une éruption lyrique grondait dans son tonnerre. Dont le crépitement paraissait surprendre son auteur même. On dira œuvre. Des veronicas initiales à l'estocade finale qui a dans la seconde foudroyé Ropalimpia, cette œuvre donc répandait les vertus et enchantements sur quoi se fonde l'irrésistible envoûtement de l'art taurin: un déchainement qui enchaîne, le rythme, le temple, le *compás*, la domination, la douceur et la rage, un déchirement, le cognac et le miel. 2 oreilles pour Aparicio, vuelta posthume pour Ropalimpia.

On ne passera pas sous silence les mérites de Castilla et Talavante. Cependant, à côté de ce prodige et pour citer José Bergamín, «tout le reste fut bruit». Le lendemain à Ma-



Julio Aparicio, le 20 mai aux arènes de Nîmes. PHOTO JACQUES HAMPATZOUNIAN

drid la corne du toro Opiparo de Juan Pedro Domecq traversait la gorge de Julio Aparicio (lire ci-contre).

Vendredi, toros exécrables de José Vazquez. L'admirable sincérité d'Arturo Macias, l'homme qui ne recule jamais, est trop peu saluée par le public.

Couteau. Samedi matin, la corrida du beaucoup et du trop. Trop d'oreilles distribuées: 7. La moitié aurait largement suffi. Trop de toros, Garcigrande, ni ni. Ni mansos ni braves et les cornes, hum. Ils se déplacent, ils vont et viennent. Ni la foudre ni la guerre. Chez Ponce, trop de trucs, le pico par exemple, et pas assez d'implication de soi. Chez Luque - 4 oreilles! -, trop peu de toreo fondamental et beaucoup trop de machins annexes, décoratifs.

Chez El Juli, 3 oreilles, l'abattage. Une usine à mouder les toros.

Samedi après midi, les Fuente Ymbro font le boulot. La différence entre eux et les Garcigrande du matin? Le laisser aller chez les seconds, l'exigence de la bravoure chez les Fuente Ymbro. Eux, avec beaucoup de moteur pour quatre d'entre eux, disent ce qu'est un toro qui charge. C'est un toro qui porte dans ses attaques la conscience de sa bravoure et de son pouvoir. Il ne vient pas pour rien. Il rode avec une idée fixe dans sa tête et un couteau dans chaque main. Ruben Pinar, bien-centré, assume parfaitement, la muleta plane et son cœur au milieu, la vitalité dure et noble d'Ocioso et d'Illuminado. Ses faenas sont compactes, templées. Il abuse un peu de la tauromachie circulaire mais exprime parfaitement, les pieds plantés dans le sable, l'énergie des Fuente Ymbro. 3 oreilles malgré une présidence là coincée du mouchoir.

Dimanche matin. Le ciel, comme savonné par le mistral de la veille, un drap neuf, bleu azur. Pas un souffle d'air. La lumière? Un peu crayonneuse. Pas d'ombre. Midi juste. Au-dessus des arènes, pendant quelques secondes, un aigle. Comment ça un aigle? Oui, un aigle. En général, dans le ciel des

arènes, des pigeons, des gabiens, des martinets le soir, mais un aigle! Un bobard! Non, un aigle. On est quelques-uns à l'avoir vu. Et alors?

Alors, Morante. Habit pourpre et noir. *Deep purple*. Sixième toro de Juan Pedro Domecq. Comme les autres: petit, peu de corne, faible. Noir. Un encrier. Avec de l'encre pour Morante. Et alors? Alors, retour de Lorca: «Le torero mordu par le duende donne une leçon de musique pythagoricienne et fait oublier qu'il jette sans cesse son cœur vers les cornes du taureau.» Alors, le cœur incandescent et somnambule de Morante et la gaieté profonde de sa tauromachie magique, hypnotique. Une tauromachie à zéro à l'heure mais qui vous met le cœur à 300 et les larmes aux yeux. Le *paso doble*? *La Giraldita*. Comme un gant. Et puis le coup de la chaise. Comment ça la chaise? Oui, entre deux toros, Morante demande une chaise, «type flamenco». Un type part en chercher dans Nîmes, la rapporte du Restaurant des Artistes. Blanche avec le siège pourpre lui aussi. Et la chaise, en piste. Morante s'assoit dessus, et comme Rafael El Gallo au début du XX^e siècle, il donne une paire de passes. Puis continue son chef-d'œuvre debout. La chaise disparaît puis revient. Il estoque son toro. Se rassoit, le voit mourir à ses genoux, Lui, assis, tranquille; Nîmes, debout, en délire. Deux oreilles, la queue. Une splendeur inoubliable.

JACQUES DURAND envoyé spécial à Nîmes

(1) Federico Garcia Lorca, «Théorie et jeu du duende». Traduction Sophie et Carlos Pradal. Editions Sables. Pin-Balma 1994

MANAGER CULTUREL
25 ANS DE PROGRÈS
fêter la connaissance **lundi 14 juin**
LEAK vous invite à
la connaissance
> DES DÉBATS > DES ÉCHANGES > DES MANIFESTATIONS
EAC
33 rue La Boétie - 75008 Paris - 01 47 70 11 47
ÉTABLISSEMENT D'ENSEIGNEMENT SUPPLÉMENTAIRE